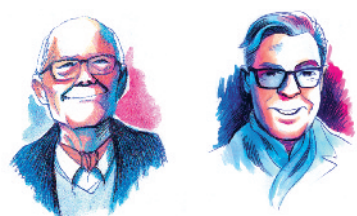


# entretien avec pierre centlivres la mémoire au cœur de l'appartenance

françois othenin-girard

# L'

L'ethnologue Pierre Centlivres constate avec étonnement à quel point la discipline semble faire peu de cas de la mémoire. Mais de facto, cette mémoire traverse toutes les perspectives et toutes les perceptions, celles du chercheur sur le terrain, des populations qu'il étudie, des enjeux identitaires qu'il y décèle. Avec ou sans écriture, avec ou sans « cloud », les sociétés ont de la mémoire !



**Vous avez longtemps vécu et travaillé comme ethnologue sur le terrain dans des pays comme l'Afghanistan, l'Iran, le Pakistan. Que reste-t-il dans la mémoire d'un ethnologue qui a connu ces régions avant qu'elles ne soient affectées par de tels bouleversements ?**

Vous faites appel à mes souvenirs de terrain – on fait toujours appel aux souvenirs des vieillards, mais le paradoxe, c'est qu'ils perdent la mémoire et que cette dernière comporte de plus en plus de trous. Ma femme et moi sommes restés en relation continue avec l'Afghanistan. Depuis nos premiers séjours de recherche dans les années soixante, nous n'avons cessé d'y retourner pour diverses missions, brèves ou plus longues. En songeant à ces premières années, ces souvenirs me semblent lointains et surtout appartenir à un autre

Afghanistan. Un pays apparemment paisible, ne souffrant pas d'insécurité grave, presque harmonieux. Or en y réfléchissant – et c'est là que la mémoire peut être trompeuse – on s'aperçoit qu'à l'époque de la monarchie, avant le coup d'État communiste, avant l'intervention soviétique, puis américaine, l'Afghanistan était un pays opaque, plutôt dur, voire violent. Les pauvres y étaient plus pauvres qu'ailleurs, les dominés plus dominés et maltraités qu'ailleurs. Pour le touriste des années soixante et septante, l'Afghanistan pouvait être visité sans risques ou presque. En revanche, la vie quotidienne des paysans, des habitants pauvres des villes était marquée par des brimades et les brutalités des autorités.

**Le souvenir précis, le visage d'un informateur, le détail d'une situation, l'instant où l'on a compris quelque chose de nouveau. Qu'est-ce qui vous revient en mémoire lorsque vous y pensez ?**

Lorsque l'ethnologue travaille sur le terrain, il s'agit souvent d'une communauté peu étendue. Dans la petite ville de Tâshqurghân, où j'ai effectué mes premières recherches (n.d.l.r. « Un bazar d'Asie centrale. Forme et organisation du bazar de Tâsh-

qurghân, Afghanistan », thèse de doctorat, 1972, Université de Neuchâtel), je rencontrais certains interlocuteurs presque quotidiennement. Je me souviens davantage de personnages que de moments précis. Des rencontres et une ou deux personnes ont même pris une assez grande importance dans ma vie. Des marchands et des artisans du bazar, des figures jouissant d'un statut de sagesse et de savoir particulier. Dans mon travail, aujourd'hui comme hier, c'est cette familiarité avec les interlocuteurs – plus que la recherche de l'exceptionnel – que je recherche.

**Dans vos cours à l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel, vous avez fait allusion à un interlocuteur habitant une région très reculée d'Asie. Un jour, il vous avait posé une question inattendue sur vos origines religieuses. Vous en souvenez-vous ?**

Ce souvenir est présent. J'avais rencontré à Kaboul ce notable dirigeant un groupe de Kirghizes de l'extrême nord-est de l'Afghanistan, qui campaient dans les montagnes du Pamir à une altitude de plus de 4000 mètres. Apprenant que je venais d'Europe, censée pour lui être chrétienne, il m'avait demandé: « Êtes-vous catholique ou protestant ? » Cette question posée par ce Khan, chef de tribu extraordinaire venu du fin fond de l'Asie, dressé devant moi avec sa cravache et ses bottes, m'avait épaté !

**Vous avez noté en préparant cet entretien que le terme même de « mémoire » était quasi absent des manuels d'ethnologie et d'anthropologie. On ne le trouve même pas dans les index des œuvres de Claude Lévi-Strauss. Pour quelle raison ?**

Je pense que les anthropologues et les ethnologues laissent le problème de la mémoire aux



Dans les sociétés où j'ai travaillé,  
le savoir-écrire et le savoir-lire  
appartiennent à une minorité.

Les religieux ont le privilège  
de la mémoire et des textes

sacrés – ce qui leur donne  
un certain pouvoir.

spécialistes des études cognitives, aux psychologues et à d'autres spécialistes de l'esprit et du cerveau. Mais quelques ethnologues ont abordé la question. Jack Goody (1919-2015) a étudié les effets de l'apparition de l'écrit dans les civilisations au cours de l'histoire. Il s'est intéressé à la différence qu'il y a – dans la façon d'appréhender le passé et l'avenir – entre les sociétés où l'écriture a une faible importance, c'est-à-dire celles dans lesquelles le privilège de savoir lire et écrire est partagé par un petit nombre de personnes seulement – et les sociétés généralement lettrées. Il a réfléchi sur le rôle différent joué par la mémoire dans les deux types de sociétés.

**Dans ce champ de recherches «synchronistes», les ethnologues portant leur regard sur les sociétés existantes, le cas de Goody fait-il figure d'exception ?**

Pas nécessairement. Les ethnologues sur le terrain travaillent constamment avec les mémoires des gens avec qui ils sont en contact. Ils interviewent les vieillards pour savoir « comment c'était avant », interrogent les spécialistes des rituels ou de la religion qui conservent un stock de récits, qui parlent des origines de la tribu ou du groupe ethnique, des rituels, qui racontent des mythes et des événements passés. Donc la mémoire est hyper présente dans le travail des ethnologues, même si ces derniers n'ont pas beaucoup traité le sujet en tant que tel.

**Quelle fonction accorder à la mémoire dans les sociétés qui intéressent l'ethnologue ?**

Dans les sociétés traditionnelles, la mémoire est avant tout orale et sa fonction est de se rappeler d'où l'on vient et qui l'on est. Mythes et traditions permettent de se remémorer les événements du

passé et d'interpréter le présent et l'avenir. Dans une tribu ou une société donnée, certaines personnes disposent des attributs, du rôle officiel de se souvenir, ou de savoir réactualiser la mémoire des récits fondateurs. Il existe donc des spécialistes de la mémoire, des généalogistes, des prêtres, des conteurs, ou toute personne apte à formuler un récit tenant compte des traditions passées et de ce que les ancêtres ont légué. Dans les sociétés où j'ai travaillé, le savoir-écrire et le savoir-lire appartiennent à une minorité. Les religieux ont le privilège de la mémoire et des textes sacrés – ce qui leur donne un certain pouvoir.

**Quel est le lien entre l'apprentissage et la mémoire dans ces sociétés ?**

Pierre Centlivres : L'enseignement y dépend beaucoup plus de l'exercice de la mémoire que de moyens artificiels, de savoirs stockés dans les livres ou dans des enregistrements. Ceux qui enseignent, qu'ils soient prêtres, mollahs ou autres spécialistes, transmettent un savoir qu'il appartient aux élèves de retenir par la mémoire. En Islam, certaines personnes sont spécialisées dans l'apprentissage du Coran par cœur. La pratique musulmane présuppose également entre autres la mémoire des cinq prières obligatoires. La mémorisation joue aussi un rôle dans les autres religions : le christianisme comporte un certain nombre de prières ou de professions de foi que le

fidèle connaît par cœur. L'indouïsme et le bouddhisme accordent pour leur part une très grande importance à la transmission mémoriale d'un savoir essentiel.

Dans une société tribale, il est important de se souvenir des ancêtres de la tribu, ceux qui ont donné naissance à une série de descendants dont l'ensemble forme la démographie actuelle de la tribu. Savoir que l'on appartient à une tribu ou à un clan repose en partie sur la mémoire : mon voisin qui habite la tente d'à côté est comme moi l'arrière-petit-fils d'untel. Je partage donc avec lui une ascendance commune. Et cette connaissance figée peut être réactivée en ayant recours au gardien de la mémoire de la tribu. La mémoire est le fondement du sentiment d'appartenance au groupe.

**Dans les sociétés où nous vivons, cette mémoire ne revêt plus la même importance ?**

C'est une question que l'on peut se poser. On pourrait se dire à première vue que la mémoire est essentielle dans les sociétés qui ne connaissent pas l'écriture. Ou lorsque celle-ci n'est que l'apanage de quelques-uns. Alors que dans notre société, la mémoire collective est en partie extérieure à nous-mêmes, stockée quelque part dans les archives ou dans des dispositifs numériques.

Cela étant, tout apprentissage, y compris celui des savoirs les plus pointus, se fait par la mémoire. Elle a peut-être été partiellement dévalorisée à l'école dans les années cinquante et soixante : il ne fallait plus apprendre par cœur, mais comprendre, sans répéter bêtement ce que l'on avait appris. Mais en fait, un peu de mémoire, parfois beaucoup, est indispensable à tout apprentissage. Je sais bien que le code de mon ordinateur, celui



On fait toujours appel aux  
souvenirs des vieillards, mais  
le paradoxe, c'est qu'ils perdent  
la mémoire et que cette dernière  
comporte de plus en plus  
de trous.

de la porte d'entrée ou du garage, de son compte bancaire, peut s'écrire quelque part. Mais on vous dit qu'il est plus sûr de le retenir par cœur. S'il est écrit, il y a un risque d'utilisation ou de captation par un tiers.

Je pense que pour la cohérence de toute société et de toute nation, la mémoire est indispensable. Sur elle repose la prise de conscience du destin commun ou de l'appartenance commune. Ce que l'historien Pierre Nora a appelé les « lieux de mémoire », ce sont des monuments, des institutions, des paysages dans lesquels les habitants d'un pays et les membres d'une nation se reconnaissent, les dits et les hauts faits des ancêtres. La mémoire est indispensable au sentiment d'appartenance. Et je dirais même à l'identité. Qu'il s'agisse de Palmyre, des Bouddhas de Bâmiyân, d'un monument ou d'un « lieu de mémoire » de notre société, il s'agit d'un patrimoine collectif appartenant à la nation ou, pour certains, à l'humanité tout entière. Leur disparition, qu'elle soit causée par le fanatisme ou par la cupidité, représente toujours une perte. /